



Une paix continentale dans la cour du chevalier de Callière A Continental Peace in Chevalier de Callière's Yard

Louise Pothier

Numéro 77, 2023–2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1099191ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1099191ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pothier, L. (2023). Une paix continentale dans la cour du chevalier de Callière. *Les Cahiers des Dix*, (77), 57–76. <https://doi.org/10.7202/1099191ar>

Résumé de l'article

L'histoire de la Nouvelle-France a été marquée, en 1701, par une fracture positive dans la dynamique coloniale marquée par les rivalités avec la Nouvelle-Angleterre et quelques nations autochtones de la région des Grands Lacs. Connu sous le nom de Grande Paix de Montréal, cet événement contraste avec les épisodes de guerres qui jalonnent le XVII^e siècle dans le Nord-Est. En nous penchant sur les circonstances qui ont favorisé sa réalisation, nous examinons les liens qui unissent guerre et paix. Si la guerre laisse des traces tangibles sur de nombreux sites archéologiques, la matérialité de la paix semble plus évanescence. Le site archéologique de la résidence du gouverneur de la Nouvelle-France, Louis Hector de Callière, porte-t-il des indices culturels des rencontres diplomatiques qui s'y sont déroulées en 1701 ? Nous explorons également l'influence possible de François de Callières, secrétaire de Louis XIV et frère de Louis Hector, sur les stratégies de négociations adoptées lors de la paix de Montréal.

Une paix continentale dans la cour du chevalier de Callière

LOUISE POTHIER

La notion de paix est aujourd'hui bien malmenée. L'embrasement du monde que l'on connaît ces dernières années, aux conflits fratricides, souvent lancés au nom d'une juste cause, dévastent des pays entiers, déplacent des populations, entraînent souffrances et désespoir et un grand sentiment d'impuissance face à ces désastres humanitaires dont les conséquences franchiront les décennies à venir.

Sur le plan historique, la guerre a tout pour marquer l'imaginaire : des camps bien définis qui s'affrontent, des dates mémorables, des statistiques précises, des lieux de mémoire incontournables, des biens culturels préservés au fil du temps et convoités par des collectionneurs, des personnalités devenues héros ou dictateurs, des inventions technologiques mises au profit de la destruction. Les histoires de guerre captivent et font de bons récits.

Les histoires de paix... y a-t-il des histoires de paix captivantes et significatives ? Par exemple, celle de 1701, conclue à Montréal en

présence de plus d'une trentaine de nations, et connue sous le nom de « Grande paix de Montréal¹ » ? La question se pose.

Des découvertes archéologiques réalisées au cours de la dernière décennie sur le lieu de fondation de Montréal et le domaine de Callière dans le Vieux-Montréal nous motivent à explorer les thèmes de la guerre et de la paix dans l'espace colonial nord-américain. Le chevalier de Callière, instigateur français de cette grande conférence, a réussi, en compagnie de plusieurs alliés, à sceller une paix dont la caractéristique principale est certainement sa longue durée. Est-il possible que les bases sur lesquelles il a échafaudé en partie son approche soient inspirées du manuel *De la Manière de Négociier avec les Souverains*² qu'a écrit son frère, François de Callières ? C'est le parti pris que nous adoptons, comme nous le verrons dans les pages qui suivent.

Guerre et paix, d'indissociables jumeaux

On peut s'étonner du fait que les études sur la paix, pourtant essentielles à notre compréhension de la marche du monde, fassent piètre figure à côté du nombre phénoménal d'études historiques, politiques, sociales et économiques portant sur la guerre³. Il faut pourtant souligner qu'un intérêt de plus en plus marqué a été accordé à l'étude de la paix au cours des 30 dernières années par des historiens et des anthropologues, mais aussi par des politologues et des chercheurs d'horizons multiples⁴.

-
1. Voir Alain BEAULIEU et Roland VIAU, *La Grande Paix. Chronique d'une saga diplomatique*, Montréal, Libre Expression et Pointe-à-Callière, 2001 ; Gilles HAVARD, *La Grande Paix de Montréal*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992 ; « Le temps des alliances. La Grande Paix de Montréal de 1701 », *Recherches amérindiennes au Québec*, 31, 2 (2001), 129 p.
 2. François de CALLIÈRES, *De la Manière de Négociier avec les Souverains*, Paris, Michel Brunet, 1716.
 3. La liste des ouvrages, colloques, séminaires portant spécifiquement sur la guerre, tous pays et toutes périodes confondues, est immense. Un seul exemple : très récemment se tenait à Montréal le colloque « Étudier la guerre. Perspectives historiographiques et épistémologiques de l'histoire de la guerre des années 1950 à nos jours », Université du Québec à Montréal, 23-25 octobre 2023, www.etudierlaguerre.sciencesconf.org.
 4. David H. DYE, *War Paths, Peace Paths. An Archaeology of Cooperation and Conflict in Native Eastern North America*, Plymouth, UK, Altamira Press, 2009 ; Thomas GREGOR [dir.], *A Natural History of Peace*, Nashville et Londres, Vanderbilt University Press, 1996 ; Charles F. HOWLETT et coll. [dir.], *The Oxford Handbook of Peace History*, New York, Oxford University Press, 2023 ; Stella GHERVAS et David ARMITAGE [dir.], *A Cultural History of Peace*, Londres, Bloomsbury Publishing, 6 volumes, 2023 (à paraître). Mentionnons aussi l'existence de la Peace History Society, fondée en 1964 aux États-Unis, à la suite de l'assassinat de John F. Kennedy et à l'aube de la guerre du Vietnam (<https://www.peacehistorysociety.org/>, consulté en octobre 2023).

Mais jusqu'à
quel point
guerre et paix
sont-ils des
phénomènes
indissociables?

Quels sont les fondements de la guerre? Qu'est-ce qui cause la guerre? Selon l'anthropologue Thomas Gregor, « war exists because it meets short-term social, economic, demographic, and psychological needs⁵. » Plus pragmatique, Christian Gates Saint-Pierre souligne l'impact de la sédentarisation rendue possible par l'agriculture :

Les guerres ont-elles toujours existé? Comme plusieurs archéologues l'affirment, sont-elles devenues plus fréquentes à partir du moment où l'agriculture a favorisé l'accumulation de surplus alimentaires et, par le fait même, l'apparition des premières inégalités socio-économiques et des premières convoitises⁶?

À l'inverse, les professeurs Christian P. Peterson, Charles F. Howlett et d'autres n'arrivent pas tout à fait à cadrer la notion de paix dans sa dimension historique :

Historians have not reached an easy consensus on a definition of peace history. Some reject concerns about what the study of peace can do for the world, preferring a narrow definition of the field as the examination of peace movements and peace advocacy⁷.

-
5. T. GREGOR, *A Natural History of Peace*, op. cit., p. ix.
 6. Christian G. ST-PIERRE et Yves MONETTE, *Feu. Lueurs et fureurs*, Montréal, Pointe-à-Callière et Les Éditions de l'Homme, coll. « Archéologie du Québec », 2022, p. 153.
 7. Christian P. PETERSON et coll., « Introduction. The Search for Global Peace: Concepts and Currents in Twenty-First-Century Peace History Scholarship », dans C. E. HOWLETT et coll. [dir.], *The Oxford Handbook of Peace History*, op. cit., p. 2.

Ces chercheurs précisent aussi que « l’histoire de la paix » vise à informer les publics sur les causes de la guerre tout en illustrant les efforts de ceux qui s’efforcent de constituer un environnement pacifique en réponse à une dynamique globale particulière. Mais jusqu’à quel point guerre et paix sont-ils des phénomènes indissociables ? Donald Tuzin croit que la paix « can be a principal element in war — as motive, as strategic objective, and even as tactical criterion⁸. »

La guerre est certainement plus facile à décrire et à circonscrire que la paix. Toutefois, dès 1969, le mathématicien norvégien Johan Galtung a développé le concept, très repris par la suite, selon lequel il y a deux sortes de paix : la paix négative et la paix positive⁹. La paix négative serait l’absence de guerre ou de toute forme de violence directe ; la paix positive, outre l’absence de violence, est indissociable d’un contexte d’épanouissement, d’équité et de justice sociale. Cette nuance est fondamentale et nous aide à analyser les enjeux politiques et diplomatiques auxquels faisaient face à la fin du xvii^e siècle les Premières Nations dans leurs relations avec les autorités coloniales, françaises et anglaises.

Préparer la paix dans l’Amérique coloniale

Tout le xvii^e siècle est une suite presque ininterrompue d’allers et de retours entre des faits d’armes, des escarmouches, des envahissements repoussés ou subis, des trêves forcément ponctuelles, suivies de rebondissements armés. Dans son chapitre intitulé « D’une guerre à l’autre », l’historienne Louise Dechêne résumait ainsi la situation en Nouvelle-France dans le dernier quart du xvii^e siècle :

Dans les années qui suivent [la campagne menée par Denonville et Callière contre les Tsonnontouans en 1687], non pas une, mais trois guerres, ayant chacune sa propre histoire et sa propre chronologie, se déroulent simultanément dans le nord-est de l’Amérique : celle qui débute

-
8. Donald TUZIN, « The Spectre of Peace in Unlikely Places: Concept and Paradox in the Anthropology of Peace », dans T. GREGOR, *A Natural History of Peace*, op. cit., p. 5. L’auteur relève aussi avec justesse l’aphorisme « Celui qui désire la paix devrait préparer la guerre », du stratège militaire romain du iv^e siècle Flavius Vegetius Renatus, en référence au concept de paix armée.
 9. « Johan Galtung », *Wikipédia*. https://fr.wikipedia.org/wiki/Johan_Galtung, consulté en octobre 2023.

Tout le XVII^e siècle est une suite presque ininterrompue d'allers et de retours entre des faits d'armes, des escarmouches, des envahissements repoussés ou subis, des trêves forcément ponctuelles, suivies de rebondissements armés.

en 1688 entre les colons de la Nouvelle-Angleterre et la confédération abénaquise soutenue par les Français, qui se termine par une paix précaire en 1699 pour reprendre en 1703 ; celle qui oppose la confédération iroquoise aux nations algonquiennes alliées des Français et à ceux-ci directement à partir de 1687, qui se termine par la Grande Paix de 1701 ; enfin celle de la ligue d'Augsbourg, ou « la guerre des Anglais », comme on l'appelle dans la colonie, qui respecte le calendrier européen¹⁰.

Dans l'Amérique coloniale du XVI^e au XVIII^e siècle, les évidences matérielles liées à la guerre sont bien documentées par l'archéologie. Fortifications, pièces d'armement, munitions et trophées de guerre laissent inévitablement des traces, marqueurs bien visibles et chronologiquement précis des fonctions militaires de certains lieux et des conflits opposant deux ou plusieurs groupes¹¹.

En contrepartie, les évidences tangibles de mouvements pacifiques, d'alliances, d'échanges entre groupes requièrent une attention supérieure des archéologues pour en décoder les significations à partir des traces matérielles. Alors que les sources archivistiques et ethnohistoriques de l'Amérique coloniale procurent des balises et des références précises pour évoquer les épisodes de paix, elles ne sont cependant guère utiles pour étudier les périodes antérieures à l'arrivée des Européens sur le continent. La

10. Louise DECHÊNE, *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le Régime français*, Montréal, Boréal, 2008, p. 153.

11. D. H. DYE, *War Paths, Peace Paths*, *op. cit.*, p. 11.

présence de biens particuliers, comme des pipes accompagnant des rituels diplomatiques¹², ou encore des matériaux exogènes trouvés en abondance au sein de communautés, comme du cuivre natif ou des minerais recherchés pour la fabrication d'outils, procurent des indices intéressants pour explorer des relations entre groupes proches ou lointains et de leurs échanges basés sur la réciprocité ou la négociation.

Dans la sphère sociale à la période précoloniale, c'est par les alliances et les mariages que se réalisent les dynamiques culturelles entre les groupes, mais aussi par l'expression de prières et de rituels spirituels codifiés et reconnus pour favoriser l'abondance et la survie. Comme le souligne David H. Dye, « confrontations would have erupted between neighboring groups as they tried to protect their resources. And perhaps, on rare occasions, blood was spilled¹³. » Dans ces éventualités, la vengeance était de mise pour rétablir l'équilibre, mais rarement il s'ensuivait une escalade. L'auteur estime que c'est davantage la menace de violence qui était endémique, plutôt que la violence elle-même.

La dynamique coloniale a manifestement entraîné la recrudescence d'épisodes violents, davantage que la seule transition du nomadisme à la sédentarité des groupes. Jeux d'influence, alliances stratégiques, arrivée de nouveaux biens et de technologies jusque-là inconnues — l'importance du forgeron et des objets de métal dans les communautés est au moins aussi grande que le troc des armes à feu dans les rangs des guerriers —, maladies contagieuses, conversions, etc. Globalement, les foyers de colonisation, les réseaux de forts et de postes de traite en territoire autochtone, les missions, ont contribué à modifier en profondeur les modes de vie et les cultures autochtones et à accentuer les confrontations en tous genres, souvent au sein d'une même communauté.

12. Le petit site villageois iroquoien, appelé site Mandeville, installé aux abords de la rivière Richelieu vers l'an 1500, a livré 365 pipes en terre cuite, dont un grand nombre portant effigie humaine ou animale. « Cette étonnante collection de pipes au site Mandeville s'explique peut-être par le caractère particulier de cette communauté, axée sur les rituels et le bien-être découlant de la consommation du tabac, à une époque où les conflits endémiques entre nations ne sévissaient pas encore. » Claude CHAPDELAIN, « Les pipes iroquoiennes du site Mandeville », dans Louise POTHIER [dir.], *Fragments d'humanité*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, coll. « Archéologie du Québec », 2016, p. 47. Voir également C. CHAPDELAIN, *Le site Mandeville à Tracy : variabilité culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, « Signes des Amériques, 7 », 1989, 295 p.

13. D. H. DYE, *War Paths, Peace Paths*, op. cit., p. 33.

Le difficile chemin vers la paix de 1701

La dynamique coloniale a manifestement entraîné la recrudescence d'épisodes violents, davantage que la seule transition du nomadisme à la sédentarité des groupes.

Tout d'abord, deux remarques très générales sur la paix survenue à Montréal en 1701. La première : comme pour les autres paix scellées avant celle-ci et comme d'autres qui suivront, tant dans les colonies anglaises que françaises, prévalait en toutes choses la dimension autochtone du rituel diplomatique et protocolaire. De Bacqueville de La Potherie¹⁴ aux *Relations des Jésuites*, les chroniqueurs contemporains de ces événements ont décrit avec d'amples détails les cérémonies ritualisées et codifiées auxquelles tous les acteurs européens se sont adonnés pour mener à bien les politiques d'apaisement ou d'alliance. Le faste de la cour à la française, avec ses réceptions, ses ambassades et ses échanges de présents, était métissé avec les traditions diplomatiques autochtones partagées par l'ensemble des cultures de la région des Grands Lacs et de la vallée du Saint-Laurent.

Deuxième remarque : cette paix de 1701 comporte une dimension continentale par l'étendue géographique des participants, par le nombre d'ambassadeurs autochtones venus à Montréal (environ 1300) et par la quantité de nations touchées, au nombre de 38. Il s'agit de la plus grande conférence de paix à survenir à l'époque coloniale sur le continent. Elle

14. LE ROY BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, Claude-Charles, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Monaco, Éditions du Rocher, 1997, 2 vol. [première édition, Paris, 1722].

fut « durable » (jusqu'à la guerre de Sept Ans) et entraîna l'adhésion de la confédération haudenosaunee à la neutralité face aux conflits entre la France et l'Angleterre¹⁵, pour le plus grand déplaisir du lieutenant-gouverneur de New York...¹⁶ Une dynamique similaire s'appuyant sur l'équilibre des forces avait déjà opéré du côté de l'Iroquoisie et des colonies anglaises à partir du milieu du XVII^e siècle. L'historien américain Daniel Barr rappelle le contexte difficile de la cohabitation entre les colons anglais et les Cinq-Nations : « Although misunderstanding often produced violence, negotiation rather than war was the dominant form of interaction due to the "inability of both sides to gain their ends through force" ¹⁷. » L'état d'esprit des belligérants se mesurait ainsi sans cesse à leur (in)capacité de soumettre l'ennemi devenu allié de circonstance. L'alliance anglo-iroquoise connue sous le nom de Chaîne du Covenant permettait de maintenir des relations pacifiques et de conclure des échanges profitables aux deux parties.

Le traité de 1701 n'était pas le premier à être signé entre Autochtones et Européens¹⁸.

Mais cette paix enfin conclue entre les Cinq-Nations d'un côté, et les Français et leurs alliés autochtones de l'autre, s'explique en partie par l'épuisement des forces vives et le déclin politique des communautés iroquoises¹⁹, et par le succès d'une diplomatie franco-autochtone où les

-
15. « À partir de 1701, la région de Montréal ne va plus vivre comme par le passé dans la hantise permanente des raids iroquois. Parallèlement, la paix mit un terme aux expéditions militaires franco-indiennes en pays iroquois [...]. » G. HAVARD, « Le temps des alliances. La Grande Paix de Montréal de 1701 », *op. cit.*, p. 4.
16. « The Iroquois League was particularly adept at manipulating imperial rivalries for their own benefit. The final decades of the seventeenth century had been difficult for the Five Nations as League members, particularly Mohawks and Senecas, suffered debilitating losses to New France and its Native allies. The Covenant Chain proved unhelpful as English promises of assistance generally failed to materialize. Eager to secure peace, the Iroquois League negotiated the Grand Settlement of 1701 with New France. » Daniel BARR, « The Idea of Peace in North America until 1780 », C. HOWLETT et coll. [dir.], *The Oxford Handbook of Peace History*, *op. cit.*, p. 239.
17. *Ibid.*, p. 234.
18. Voir Yann GUILLAUD, Denys DELÂGE et Mathieu D'AVIGNON, « Les signatures amérindiennes. Essai d'interprétation des traités de paix de Montréal de 1700 et 1701 », *Recherches amérindiennes au Québec*, 31, 2 (2001), p. 22-23.
19. L. DECHÈNE, *op. cit.*, p. 136 : « Les travaux récents ont démontré que ce ne sont pas les armes coloniales qui ont réduit les Iroquois à cette extrémité, mais bien davantage le harcèlement soutenu et quelques défaites cuisantes que leur infligent les tribus des pays d'en haut, alliées des Français. Au bout du compte, la victoire française sur ces ennemis séculaires est d'ordre diplomatique plutôt que militaire. » Voir également p. 546, note 60 : « en se fondant principalement sur la tradition orale des Ojibwés, Peter S. Schmalz montre que le déclin graduel de l'ascendant iroquois dans les pays d'en haut résulte avant tout de la guerre menée par les Ojibwés entre 1650 et 1700 : *The Ojibwa of Southern Ontario*, Toronto, University of Toronto Press, 1991. »

protagonistes étaient prêts à de grands sacrifices pour parvenir à une entente négociée.

Les obstacles à la paix étaient nombreux ; il y avait les tenants de la ligne dure, les chefs de guerre, qui travaillaient en coulisse pour convaincre les groupes alliés de ne pas se joindre à l'événement ; une épidémie ravageait les communautés qui voyaient leurs proches mourir en chemin vers Montréal — le chef des Wendat-Wyandots, Kondiaronk, et le chef des Miamis, Chichicatalo, sont décédés au cours de la conférence de paix ou peu après —, mais l'obstacle le plus considérable fut le non-respect par les Haudenosaunee de la seule condition qui servait de garantie à la bonne foi de chacun : que toutes les nations ramènent leurs prisonniers de guerre pour en faire l'échange à Montréal en juillet 1701. Or, les ambassadeurs iroquois n'avaient ramené avec eux que quelques captifs français, mettant en péril cette paix tant recherchée. Pris en défaut, le vieux chef tsonnontouan Tekanoet accuse alors, en pleine audience chez le gouverneur, les Français de n'avoir pas été assez clairs sur cette condition...

Avant de tenter de comprendre les astuces de Callière et de ses ambassadeurs pour contourner cette situation gênante, qui menaçait de faire dérailler le processus de paix, voyons si ce grand rassemblement a laissé quelques traces dans le Vieux-Montréal, précisément là où se sont déroulées les audiences et les négociations.

Culture matérielle, archéologie et diplomatie à Montréal

Sur le lieu de fondation de Montréal se trouvent les vestiges archéologiques du fort de Ville-Marie (1642-v.1670) et du domaine de Callière (1688-1765). Le terrain avait été cédé gracieusement au gouverneur de Montréal par le Séminaire de Saint-Sulpice en juillet 1688, et sa résidence à quatre pavillons y sera construite entre 1695 et 1697²⁰.

20. Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, *Louis-Hector de Callière. Homme de guerre, homme de paix*, Québec, Presses Inter universitaires, 2001, p. 46-47.

Une décennie après la découverte du cimetière du fort de Ville-Marie en 1989, les recherches ont repris sur le terrain situé derrière le pavillon principal de Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal. Au fil des ans, les archéologues de Pointe-à-Callière, de la firme Ethnoscop et de l'Université de Montréal y ont mis au jour un site datant du XVII^e siècle et d'une rare qualité de conservation. Aujourd'hui, le public peut y visiter le site archéologique mis en valeur et des pièces de collection dans le récent pavillon Fort de Ville-Marie à Pointe-à-Callière. La présence de culture matérielle reliée aux activités diplomatiques constitue un marqueur significatif de la fonction politique du lieu. Le tableau qui suit résume le fil des événements et des occupations successives du lieu de fondation :

Date	Fonction et activités	Personnages/groupes
v.1609-1616	Lieu de traite et de rencontres	Samuel de Champlain, Hurons-Wendat, Anishinabeg
1642-v.1670	Fort de Ville-Marie	Paul Chomedey de Maisonneuve, Jeanne Mance, pionniers, Anishinabeg
v.1670-1688	Le château sert à l'occasion de prison ; période d'abandon, sans doute usage artisanal du site (métallurgie).	Forgerons ? Métallurgistes ?
1688-v.1697	Construction de la résidence de Louis Hector de Callière, aménagement des dépendances, cours et jardins.	Chevalier de Callière et sa suite
1700-1701	Ambassades autochtones. Grande Paix de Montréal.	Chevalier de Callière ; délégués et chefs autochtones ; interprètes et ambassadeurs français et canadiens
1703-1765	Fonctions variées.	Décès de Callière à Québec en 1703. Le domaine de la pointe à Callière appartient à la succession (François de Callières) puis à différents propriétaires.

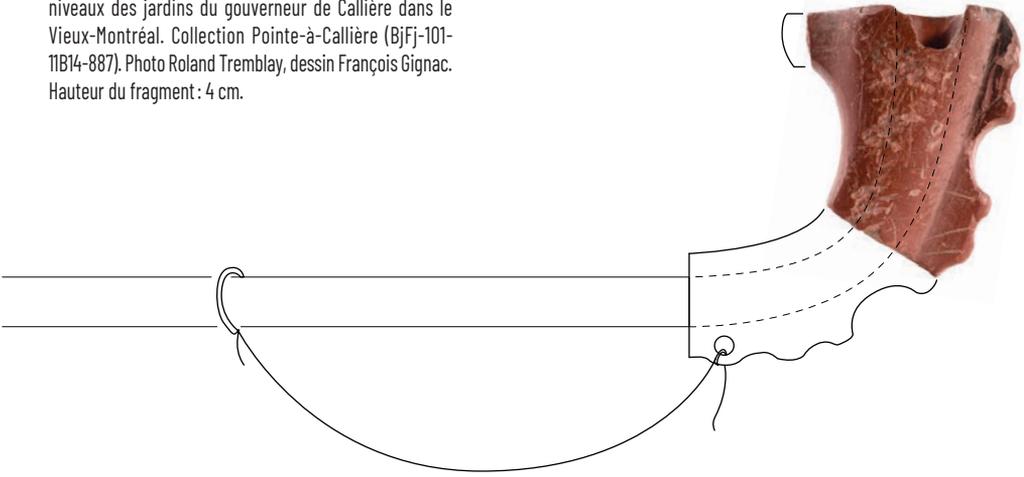
On fume le calumet et Callière, en prévision de la cérémonie de paix, fait préparer 31 colliers de wampum.

À partir du 29 juillet 1701, le chevalier de Callière reçoit chez lui les audiences particulières des chefs venus en délégation²¹. Celles-ci sont suivies de festins, comme il se doit. On fume le calumet et Callière, en prévision de la cérémonie de paix, fait préparer 31 colliers de wampum (colliers de perles de coquillage blanches et pourpres formant des motifs liés à une symbolique), qu'il prévoit offrir en gage de sincérité à chacune des nations présentes²². Sans surprise, quelques perles de wampum ont été retrouvées dans les sols de l'arrière-cour du lieu de fondation de Montréal. Mais autrement étonnante est la présence de calumets !

Un calumet fragmentaire en argilite rouge — peut-être de la catlinite —, une pierre provenant de l'ouest et du sud-ouest des Grands Lacs et traditionnellement utilisée par les Premières Nations de l'Ouest pour fabriquer leurs calumets cérémoniels, a été mis au jour dans les niveaux des jardins. La cérémonie décrite par La Potherie en 1701 évoque la présence de calumets de pierre rouge. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer qu'il s'agit de l'un d'eux... mais la probabilité existe.

-
21. « Joncaire allant au-devant [du chef tsonnontouan Tekanoet] le conduisit par la main chez le Chevalier de Callières, où il fut accompagné de tous les Chefs qui lui donnèrent la main, et Monsieur de Callières lui témoigna la joie qu'il avait de sa parfaite santé. Il envoya prier l'après-dîner les Chefs des Alliés de venir le voir, ils s'assemblèrent dans sa cour, les uns s'y assirent sur des sièges, et les autres à terre. » LA POTHERIE, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, *op. cit.*, p. 665-666.
22. Selon Y. GUILLAUD, D. DELÂGE et M. D'AVIGNON, « Les signatures amérindiennes [...] », art. cit., p. 38 : « il est probable qu'en l'absence des Illinois (six nations signataires représentées par Ounanguissé), Callière ne leur ait pas distribué de colliers, même par un intermédiaire. »

■ Figure 1. Pipe en argilite rouge mise au jour dans les niveaux des jardins du gouverneur de Callière dans le Vieux-Montréal. Collection Pointe-à-Callière (BjFJ-101-11B14-887). Photo Roland Tremblay, dessin François Gignac. Hauteur du fragment : 4 cm.



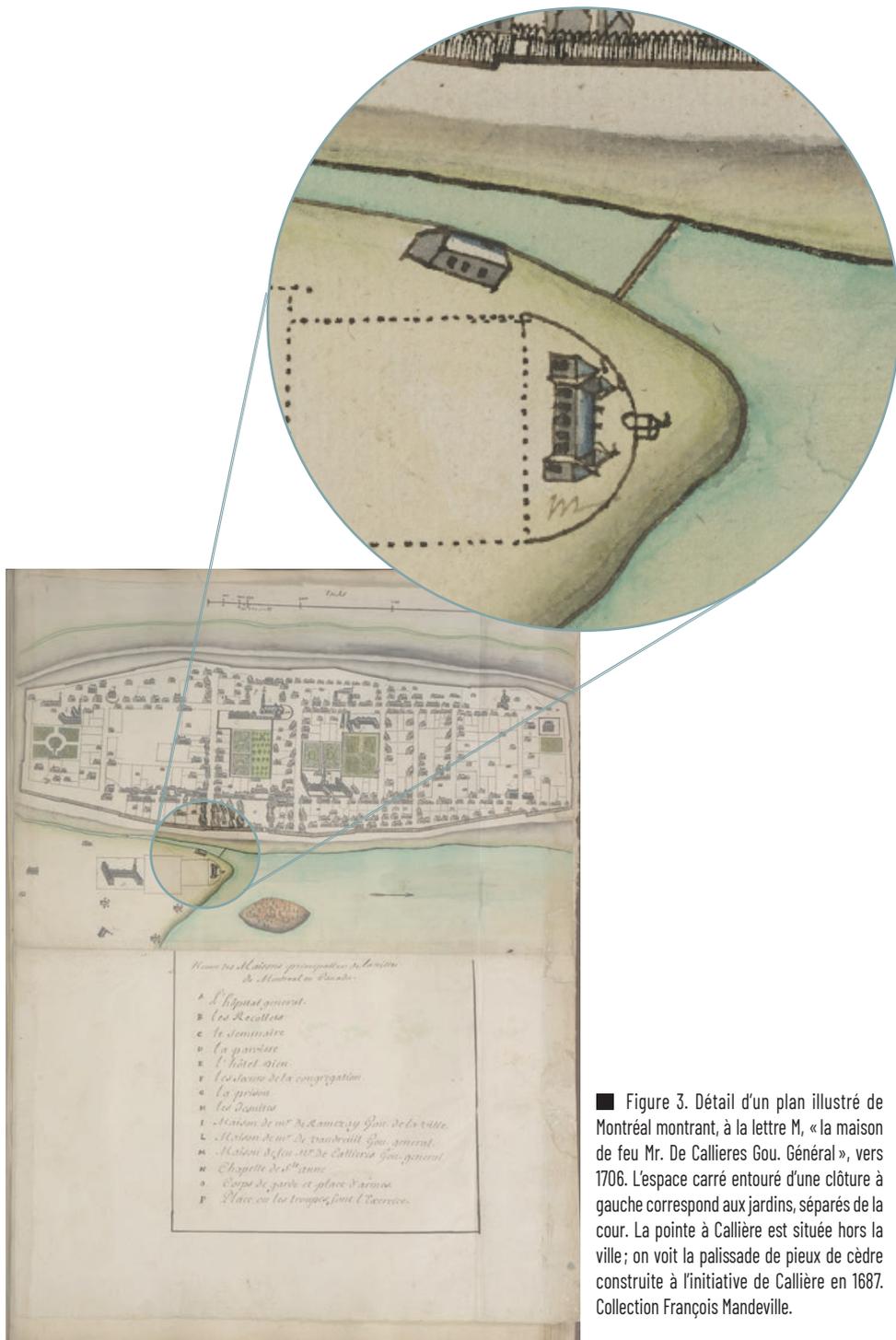
Ce bien culturel associé à la diplomatie franco-autochtone n'est pas le seul exemple retrouvé sur le site de la résidence du gouverneur de Callière. Un autre calumet fragmentaire, de type calumet des plaines et provenant des sols post-abandon du fort de Ville-Marie, a aussi été retrouvé dans l'espace qui pourrait correspondre à la cour de la résidence :

Le calumet des plaines est très rare dans les contextes archéologiques du Québec. La présence de cet objet au site BjFJ-101 [lieu de fondation de Montréal] évoque la présence sur place d'Amérindiens des pays d'en haut et pourrait facilement être postérieure à l'épisode du fort de Ville-Marie. On imagine plus facilement que cet objet ait été apporté sur place au cours de l'occupation du lieu par le sieur de Callière, peut-être même lors de la signature de la Grande Paix de 1701²³.

■ Figure 2. Embout de calumet des plaines en stéatite, brisé en cours de fabrication pendant le percement du trou de tige, trouvé sur le terrain de la résidence de Louis Hector de Callière dans le Vieux-Montréal. Il est de forme rectangulaire avec une crête non perforée. Collection Pointe-à-Callière (BjFJ-101-15H2-1334), photo Luc Bouvrette. Longueur 5 cm.



23. Roland TREMBLAY dans Ethnoscop, « Domaine de Callière/Fort de Ville-Marie. 214, place D'Youville (BjFJ-101). Fouilles archéologiques 2014 ». Rapport inédit déposé à Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, 1 (août 2015), p. 32.



■ Figure 3. Détail d'un plan illustré de Montréal montrant, à la lettre M, « la maison de feu Mr. De Callières Gou. Général », vers 1706. L'espace carré entouré d'une clôture à gauche correspond aux jardins, séparés de la cour. La pointe à Callière est située hors la ville; on voit la palissade de pieux de cèdre construite à l'initiative de Callière en 1687. Collection François Mandeville.

François de Callières, un frère très influent

Entré à l'Académie française en 1689 à l'âge de 44 ans, François de Callières est l'aîné d'une famille de quatre enfants — deux garçons, François et Hector²⁴, et deux filles, Anne et Charlotte. Certains historiens ont affirmé qu'il était issu de famille noble²⁵. Mais il semble que la réalité ait été tout autre. « Pour n'être gâté ni par la naissance ni par la fortune, Callières n'était rien, ou presque, lorsqu'il vint au monde. Mais avec une patience que nul revers n'entama, il se construisit un personnage, et le joua²⁶. » La famille n'était pour autant pas dépourvue de relations sociales et de culture littéraire élevées.

Dans une lettre adressée depuis Delft à sa correspondante française, la marquise d'Huxelles²⁷, en novembre 1696, François de Callières souligne son attachement à la politique coloniale :

Outre l'Intérêt que je prends à tout ce qui touche [au comte de Frontenac], je ne sais madame si vous savez celui que j'ai encore de m'intéresser particulièrement aux bons succès de ce pays-là [la Nouvelle-France], c'est que le chevalier de Callières mon cadet a l'honneur de commander sous monsieur le comte de Frontenac dans tout le pays de Canada et lui sert actuellement de Lieutenant-Général dans le commandement de la petite armée avec laquelle ils ont marché contre nos ennemis qui sont les Anglais de la Nouvelle Angleterre et les Iroquois²⁸.

-
24. Selon son extrait de baptême, le prénom du deuxième fils de Jacques de Callières est Hector ; nulle mention du prénom « Louis Hector », qui semble apparaître dans les documents vers la fin de sa carrière politique.
25. Yves F. SOLTVANY, « Callière, Louis-Hector de », *Dictionnaire biographique du Canada*, Université Laval/Université de Toronto, 2003, vol. 2, www.biographi.ca/fr/bio/calliere_louis_hector_de_2F.html.
26. Jean-Claude WAQUET, *François de Callières. L'art de négocier en France sous Louis XIV*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2005, p. 39. L'auteur précise que cette branche de Callières n'est pas liée à celle de la Saintonge qui est, elle, de la noblesse, ce qui a pourtant confondu bien des historiens.
27. Marie Le Bailleul, née en 1626, épouse en deuxième noces Louis Chalon Dublé, marquis d'Huxelles. Elle est une contemporaine de madame de Sévigné et elle a été très influente dans les cercles et salons politiques au temps de Louis XIV. En ligne : http://siefar.org/dictionnaire/fr/Marie_Le_Bailleul, consulté en octobre 2023.
28. Laurence POPE [éd.], *Letters (1694-1700) of François de Callières to the Marquise d'Huxelles*, Lewiston, Queenston, Lampeter, The Edwin Mellen Press, coll. « Studies in French Civilization », 2004, p. 122-123.

Puis, quelques semaines plus tard, il s'enquiert auprès de la marquise :

Comme j'honore fort le comte de Frontenac et que j'aime mon frère qui commande sous lui toutes les troupes dans cette expédition ainsi que dans toute l'étendue de la Nouvelle France, qui contient plus de 500 lieues de pays, j'ai impatience d'en savoir le succès²⁹.

Cette confiance épistolaire est importante. Non seulement François fait état de son intérêt à l'égard des affaires politiques canadiennes dans lesquelles son jeune frère est engagé, mais cela se passe à quelques mois du traité de Ryswick, l'un des événements diplomatiques marquants dans l'Europe du xvii^e siècle. À la suite de la guerre de la ligue d'Augsbourg, l'académicien venait d'être désigné par Louis xiv comme l'un des trois ambassadeurs plénipotentiaires français pour négocier la paix auprès des Provinces-Unies (Pays-Bas), de l'Angleterre, de l'Espagne et du Saint-Empire romain germanique.

Les nouvelles qui lui sont certainement parvenues du Canada à la suite de l'opération militaire de l'été 1696, menée en territoire haudenosaunee par Frontenac, Callière, Vaudreuil et Ramezay, étaient positives, selon la perspective française, bien sûr. Plus de 2000 soldats français, miliciens canadiens et alliés autochtones ont alors dévasté des villages onneiouts et onontagués, brûlé les champs et les cultures destinées à nourrir les populations pour l'année à venir et capturé plusieurs prisonniers. Ce coup dur infligé aux Cinq-Nations, s'ajoutant aux effets conjugués des guerres et des épidémies dévastatrices, a probablement joué en faveur de la paix de 1701.

Mais revenons encore brièvement à François de Callières.

Après son expérience comme diplomate en Pologne puis comme ambassadeur lors du traité de paix de Ryswick, il est devenu l'un des quatre secrétaires de Louis xiv. Les historiens conviennent que cette position privilégiée dans l'entourage du Roi Soleil a certainement facilité l'accession de Louis Hector à la charge de gouverneur général de la Nouvelle-France à la mort de Louis de Buade, comte de Frontenac, en novembre 1698.

29. *Ibid.*, p. 137.

Les négociations de paix entamées par ce dernier sont alors poursuivies par Callières. Il est tentant de croire que les stratégies de négociations déployées par Louis Hector en Nouvelle-France lui ont été soufflées à l'oreille par son frère aîné, devenu expert en matière de paix et d'ambassades. Outre son expérience sur le terrain, François est en effet l'auteur d'un livre important, *De la Manière de Négocier avec les Souverains. De l'utilité des négociations, du choix des ambassadeurs et des envoyez, et des qualitez nécessaires pour réussir dans ces emplois*. Publié pour la première fois à Paris chez Michel Brunet en 1716, soit peu après la mort de Louis XIV, ce livre aurait été rédigé bien avant cela, selon ce qu'avance l'historien Jean-Claude Waquet en se basant sur une version manuscrite comportant des indices chronologiques qui diffèrent de la version publiée³⁰. Les préceptes énoncés dans ce livre sont variés et ont même traversé le temps ; dans le monde anglo-saxon, *De la Manière [...]* est cité en exemple dans les écoles de sciences politiques et de *management*.

Waquet fait une analyse percutante du contenu du livre de François de Callières. Ce passage que nous citons assez longuement va nous éclairer, sans doute, sur la capacité de l'ambassadeur de tirer profit des faiblesses de son adversaire par son talent de négociateur.

La conviction de Callières est qu'en fait la négociation veut le secret, et que l'homme le plus approprié pour une telle fonction est celui qui est le plus déchargé des cérémonies publiques. Aussi la préférence du prince doit aller au simple « envoyé » [...]. L'objectif essentiel, dès lors, devient d'acquérir pour soi, et au détriment de la partie adverse, le monopole du secret, et par conséquent de placer ses interlocuteurs dans un état d'infériorité où il sera plus facile de les manipuler et de les conduire [...]. La domination sur les autres, qui se cache toujours derrière les « communs avantages », commence avec la captation de ce qu'ils dissimulent. Elle dépend de la perfection d'un art, celui de négocier, qui est en partie celui d'avancer couvert, et de percer la vérité d'autrui, à l'œil nu, par argent, ou par l'intermédiaire d'espions³¹.

Pendant les négociations de paix à Montréal en 1701, l'incident évoqué plus haut concernant les prisonniers autochtones que les Haudenosaunee ont négligé de livrer en accusant les ambassadeurs français de n'avoir pas été assez

30. J.-C. WAQUET, *François de Callières, op. cit.*, p. 76 : « Déjà formulée par Maurice Keens-Soper, l'hypothèse la plus vraisemblable est donc que cet ouvrage fut écrit pendant le dernier séjour en Hollande [1696-1697], et achevé au moment même où, le traité [de Ryswick] une fois signé, son auteur revint à la cour [janvier 1698]. »

31. *Ibid.*, p. 130-131.

Comment le chevalier de Callière s'est-il sorti de cette impasse diplomatique ?

explicites sur ce point constitue un moment décisif de cette rencontre diplomatique. Le malaise que provoque l'accusation de Tekanoet est palpable, tant parmi les Français qui y voient une manœuvre du chef tsonnontouan pour se tirer d'affaire, que chez les représentants alliés pour qui le doute est semé quant à la crédibilité des Français dans le processus de paix. Comment le chevalier de Callière s'est-il sorti de cette impasse diplomatique ? Le récit rapporté par Bacqueville de La Potherie est éclairant :

On trouva à propos de mettre cet oubli sur Maricour [Paul LeMoynes de Maricourt], Capitaine des Troupes, qui était le Chef de la députation, et [Louis-Thomas Chabert de] Joncaire se chargea de la part du Chevalier de Callière de s'attribuer à lui seul cette faute. [...] On remarqua qu'ils [les Haudenosaunee] étaient fort embarrassés, l'affaire étant de plus grande conséquence qu'ils ne l'avaient cru. Après avoir pris langue, ils dirent qu'ils étaient prêts à donner toutes sortes de satisfaction³².

La manœuvre de Callière était habile. Joncaire était un Français adopté des Tsonnontouans — donc bien connu de Tekanoet — à qui ce dernier faisait confiance. La volte-face confuse du chef au terme de ce débat diplomatique régla l'épineuse question des prisonniers. Les alliés autochtones des Français rassurés, les négociations se sont poursuivies, entachées par la mort soudaine du chef Kondiaronk, le 2 août. Les funérailles,

32. LA POTHERIE, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, op. cit., p. 673.

marque du
village de
maroua



un chicot
et trois rai nes



une caniere



marque du village
des poutsataïe

marque du village
de Kas Katia

mar que du village
del oitatonon



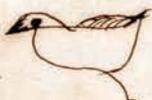
marque du village



marque du chef



marque de Sakis



marque du
village



marque de
Kinetouanchef



marque de
Atagamel.



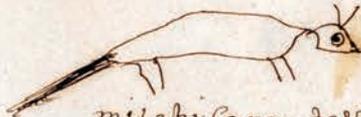
marque du village
des puants sabany



marque de maloumirel
chef paitchico de lant



marque du
village nypyna
Coulain chef de lant



melchicana de lant



Signe, Le Chevalier de Calliere, Bozuan Champigny
et autres,

Figure 4. Dernière page du traité de paix de 1701, l'unique copie connue du traité conservée en France. On y voit les signatures totémiques de 14 des nations alliées présentes à Montréal, ainsi que les noms du chevalier de Callière et de l'intendant Champigny. Archives nationales de France, ANOM, C11A19 fol. 41-44.

dignes d'un chef d'État, organisées par le gouverneur dès le lendemain, ont mis un certain baume sur cette situation dramatique. Le 4 août 1701, le traité était signé. Une des copies réalisées à Montréal pendant les négociations se trouve aujourd'hui conservée aux Archives nationales de France, Archives d'outre-mer à Aix-en-Provence.

Conclusion

La complexité des négociations autour de la paix de 1701 a été ici à peine effleurée. Les enseignements précieux que livrent *De la Manière de Négocier* [...], rédigé par François de Callières à la fin du XVII^e siècle à partir de son expérience d'ambassadeur, permettront, à travers le prisme de son contexte social, politique et culturel, de mieux comprendre certains aspects plus ou moins bien perçus du processus mis en œuvre par son cadet en Nouvelle-France.

Mettre au jour la matérialité de la guerre et de la paix est également une contribution essentielle de l'archéologie, qui doit intégrer non seulement l'aspect tangible, mais aussi les dimensions symboliques qui accompagnent les biens culturels mis au jour. Ce chantier d'analyse est amorcé, mais il reste beaucoup de travail à accomplir.

Cela ne fait aucun doute que les recherches historiques, archéologiques, politiques et culturelles à venir pourront enrichir notre compréhension de cet événement — la paix de 1701 —, mais aussi nous aideront à réfléchir à la portée de la paix dans notre monde moderne et à la difficulté de parvenir à réunir des intérêts divergents et trop souvent polarisés à l'extrême. Plusieurs questions pourront être soulevées en s'appuyant sur cet ouvrage historique de François de Callières, certes, mais aussi sur les angles philosophiques, notamment mis de l'avant par Johan Galtung, évoqué au début de ce texte. Comment réaliser une paix qui soit réellement positive ? Les suites de 1701 démontrent que cet accomplissement politique n'a pas été vécu de la même manière pour tous les groupes. À l'évidence, au cours de ces derniers siècles de colonialisme, nous avons collectivement échoué à trouver le bon angle d'attaque...

Résumé / Abstract

Louise Pothier (8^e Fauteuil) : Une paix continentale dans la cour du chevalier de Callière [*A Continental Peace in Chevalier de Callière's Yard*]

L'histoire de la Nouvelle-France a été marquée, en 1701, par une fracture positive dans la dynamique coloniale marquée par les rivalités avec la Nouvelle-Angleterre et quelques nations autochtones de la région des Grands Lacs. Connue sous le nom de Grande Paix de Montréal, cet événement contraste avec les épisodes de guerres qui jalonnent le XVII^e siècle dans le Nord-Est. En nous penchant sur les circonstances qui ont favorisé sa réalisation, nous examinons les liens qui unissent guerre et paix. Si la guerre laisse des traces tangibles sur de nombreux sites archéologiques, la matérialité de la paix semble plus évanescence. Le site archéologique de la résidence du gouverneur de la Nouvelle-France, Louis Hector de Callière, porte-t-il des indices culturels des rencontres diplomatiques qui s'y sont déroulées en 1701 ? Nous explorons également l'influence possible de François de Callières, secrétaire de Louis XIV et frère de Louis Hector, sur les stratégies de négociations adoptées lors de la paix de Montréal.

Mots-clés : Grande Paix – Montréal – 1701 – Callière – guerre – négociations – nations autochtones – colonialisme

The history of New France was struck, in 1701, with a positive fracture affecting the colonial dynamic of conflicts with New England and with some Indigenous nations from the Great Lakes region. Known as the Great Peace of Montréal, this event contrasts with episodes of warfare that were usual the northeast in the seventeenth century. By exploring the circumstances that enabled this initiative to take place, we examine the relationships that underscore war and peace. While warfare may leave tangible evidence on archaeological sites, the materiality of peace is more ambiguous. Is it possible that the archaeological site of the dwelling of New France's Governor, Louis Hector de Callière, bears material evidence of diplomatic encounters that took place in 1701? We also explore the possible influence of François de Callières, Louis XIV's secretary and Louis-Hector's brother on the negotiation strategies employed during the gatherings in Montréal.

Keywords : Great Peace – 1701 – Montréal – Callière – war – negotiations – Indigenous nations – colonialism